

***La neuvaïne***  
**Faire le bien**  
***La neuvaïne*, Canada [Québec] 2005, 97 minutes**

Monica Haïm

Number 240, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2005). Review of [*La neuvaïne : faire le bien / La neuvaïne*, Canada [Québec] 2005, 97 minutes]. *Séquences*, (240), 42–42.

## LA NEUVAINES

### Faire le bien

*La foi... Sur ce thème une femme incroyante rencontre un jeune homme croyant. Elle est citadine, lui, campagnard; elle est médecin urgentologue, lui, commis d'épicerie. Au moment de leur rencontre, la mort est en arrière plan de l'existence de l'un et de l'autre.*

**Monica Haïm**

**F**rançois, grassouillet, beau et doux, orphelin élevé par sa grand-mère, doit affronter le trépas imminent de cette dernière dont le cœur est usé par l'âge. Parce qu'il est croyant, la mort, pour lui, n'est pas une condamnation sans appel : c'est un passage qui conduit vers un ailleurs, une étape que peut retarder Celui qui prête la vie. Et c'est ainsi que François entreprend une neuvaine pour prier le Tout-Puissant d'attendre encore un peu avant d'appeler à Lui sa grand-mère...

Jeanne : ses traits sont tirés, durcis par la souffrance. Sa vie est consacrée aux soins des malades, à l'allègement des souffrances. Mais un enfant qu'elle a mis au monde était atteint d'une maladie incurable, et elle n'a pas pu le sauver. Puis, en voulant protéger de la violence d'un père enragé une mère et son enfant, elle pense avoir provoqué un drame d'une horreur innommable : sous ses yeux, le père tire sur femme et enfant, les tue et se tue lui-même. N'étant pas croyante, tant de cruauté, tant de souffrance, lui apparaissent comme un mal inexplicable. Sa vie donc se vide de sens, et elle tente de se suicider...



Des traits tirés, durcis par la souffrance

La rencontre de Jeanne et François a lieu dans un cadre champêtre, au bord d'un fleuve tranquille, sur le quai de Sainte-Anne-de-Beaupré. Dominée par une immense basilique, Sainte-Anne-de-Beaupré est un lieu de pèlerinage, un symbole de la foi chrétienne.

Dans l'histoire de Jeanne, celle d'une femme désespérée qui trouve à nouveau une raison de vivre parce qu'un jeune homme lui témoigne sa compassion par quelques simples gestes de bonté, ce lieu n'est pas le simple cadre de

l'intrigue. Il est le thème principal du récit, le fondement sur lequel se tisse sa signification métaphorique.

L'évocation de ce village ancien aux terres fertiles où les habitants, protégés du doute existentiel et du désarroi moral par les certitudes de la religion, coulaient une vie tranquille au bord d'un fleuve majestueux, rend présent à l'esprit le Québec d'antan; un Québec que la modernité a fait disparaître en transformant l'activité agricole en activité industrielle, la société rurale en société urbaine, les paysans en prolétaires, le croyant en athée, la culture populaire en culture de masse. Ce Québec, évoqué sur le mode idyllique, est incarné par François, personnage d'avant le capitalisme qui a fait de l'homme un loup pour l'homme. L'espérance que lui insuffle sa foi en la miséricorde de Dieu, sa bonté, sa vie menée en harmonie avec la nature et en empathie avec les êtres humains, lui donnent les traits d'un personnage « franciscain ». Mais à l'instar de **Onze Fioretti de Saint-François d'Assise** (1950), de Roberto Rossellini, le personnage de François ne représente pas l'exaltation de la croyance en Dieu, et **La Neuvaine** ne nous exhorte pas à revenir à la religion, à retrouver notre foi et le bucolique de la vie rurale. Ce n'est pas la religion qui est en jeu dans cette histoire; c'est la morale, une morale sociale simple — faites pour les autres ce que vous voudrez que l'on fasse pour vous — une morale qui n'exige pas la croyance en Dieu.

**Ce n'est pas la religion qui est en jeu dans cette histoire; c'est la morale, une morale sociale simple... une morale qui n'exige pas la croyance en Dieu.**

Le sens moral qui anime **La Neuvaine** se traduit par l'éthique de son esthétique : l'enchaînement dynamique des séquences, le montage utilisé dans son véritable sens, c'est-à-dire comme moyen de faire surgir une pensée, sollicite l'intelligence du spectateur; la composition épurée des images suscite l'émotion sans faire appel à la sentimentalité; le rythme harmonieux inspire la réflexion et le jeu retenu des acteurs exprime le respect du spectateur. En d'autres termes, **La Neuvaine** est un film qui conjugue une esthétique rigoureuse et une pensée qui donne à réfléchir. En cela, il porte la marque d'une œuvre d'art véritable : révéler une vérité existentielle, déchirer le rideau suspendu devant le monde, comme dit Milan Kundera.

En déchirant le rideau, Bernard Émond, fait voir un monde perdu qu'il pleure. Mais ce qu'il pleure n'est pas le paradis perdu, c'est la perte de la solidarité humaine, de l'entraide, de l'altruisme qui étaient le ciment social des sociétés pré-capitalistes, une essence qui s'est évaporée et qui, aujourd'hui plus que jamais, a été remplacée par la recherche de l'avantage personnel, par la concurrence, par l'égoïsme.

■ Canada [Québec] 2005, 97 minutes — **Réal.** : Bernard Émond — **Scén.** : Bernard Émond — **Images** : Jean-Claude Labrecque — **Mont.** : Louise Côté — **Mus.** : Robert Marcel Lepage — **Cost.** : Sophie Lefebvre — **Int.** : Élise Guilbault (Jeanne), Patrick Drolet (François), Denise Gagnon (Grand-mère), Isabelle Roy (Lise), Stéphane Demers (le mari de Lise) — **Prod.** : Bernadette Payeur — **Dist.** : K-Films d'Amérique.